



(Noëlla de Alda pour Le Temps)

Professeur à l'Université de Genève, **Martin Rueff** croule sous les hommages. Le Grand Prix de littérature Henri-Gal de l'Institut de France vient de couronner l'ensemble de son œuvre. Traducteur de poésie italienne, et poète lui-même, il livre ici ce qui l'émerveille et le nourrit, depuis ses premiers pas à Calgary

Marco Dogliotti

«Je travaille lentement», nous assure-t-il. Affirmation qui nous laisse dubitatif, puisque les doigts d'une main suffisent tout juste à dénombrer les publications du moment de Martin Rueff. Paraîtront en janvier deux traductions de l'italien, à savoir *Works* du romancier Vitaliano Trevisan (Verdier) et *La Voix humaine* du philosophe Giorgio Agamben (Nous). Et trois livres viennent de sortir. Une autre traduction d'Agamben, *L'Irréalizable* (Seuil), tout d'abord. Les *Récits* d'Italo Calvino, ensuite, dont il avait déjà retraduit les principaux romans. Ces *Récits* sont précédés d'un important cahier biographique et iconographique. Ils paraissent dans un robuste volume de la collection Quarto chez Gallimard, dernière fusée d'un long feu d'artifice Calvino amorcé en 2023 à l'occasion du centenaire de sa naissance: traduction d'un choix de sa correspondance, publication de textes inédits ou rares, un volume de la *Pléiade* et un *Cahier de l'Herne* qu'il a codirigés.

Mode avion, enfin (Extrême contemporain), dans lequel poèmes et proses se répondent et s'entrelacent dans une réflexion sur la perte. «L'image qui m'obsède est celle d'Eurydice, serrant aux enfers ses bras sur le vide, «embrasser les airs», disait Ovide. C'est un livre sur l'absence. «Mode avion» indique une modalité, presque un mode verbal qui serait la conjugaison de l'absence. Tous les poèmes tournent autour de la figure (du poète) Michel Deguy (1930-2022). Un ami, un maître, un visage qui compte.»

Lenteur? Peut-être. Discipline monastique, assurément. Les journées du spécialiste de Rousseau et de Pavese commencent aux aurores. Scansion des heures par l'écriture, l'enseignement aux universités de Genève et de Modène, les responsabilités éditoriales – il dirige notamment la collection Terra d'altri aux Editions Verdier, et de la revue *Poésie*, fondée il y a longtemps par Michel Deguy, «une part importante de ma vie». Déplacements incessants entre Paris, Genève et Bologne, où grandissent ses enfants.

Peut-on présenter l'athlète des lettres comme poète, avant tout, puis professeur et critique, traducteur enfin? Martin Rueff répond qu'il préfère se définir comme un philologue. «Au sens propre du terme, c'est-à-dire comme quelqu'un qui aime la langue, les langues. Pas du tout comme un réac ou un puriste qui voudrait les défendre contre des déformations, mais comme quelqu'un qui est aussi émerveillé par le visage des langues que par le visage de la femme qu'il aime.»

«Marseille, les caresses de lumière de l'enfance, ce mélange de vent, de ciel clair et froid, c'est ma constellation sensible»

C'est un philologue prévenant, à peine descendu d'un train, qui nous accueille chez lui avant d'enfourcher sa bicyclette pour aller donner son cours. Dans son bureau, une double rangée de livres posés à plat à même le sol le long des bibliothèques laisse à peine l'espace pour se faufiler jusqu'à une table basse où du café et des viennoiseries nous attendent. C'est là qu'il dessinera pour nous ses constellations intimes, composées de lumières, de vent et de musiques, de poètes, de philosophes et de visages.

Lumières

«J'ai grandi dans des lieux de lumière bouleversants puisque je suis né à Calgary, dans les Montagnes-Rocheuses où le ciel est vraiment d'une pureté inouïe. J'ai ensuite passé mon enfance à Marseille, et je dois dire que la lumière de Marseille a été un élément

absolument déterminant de mon existence. Je ne l'ai retrouvée absolument nulle part ailleurs. Il y a quelque chose dans la lumière de Marseille qui me traverse, qui est fait de netteté, et ça m'a appris quelque chose d'étrange, le rapport entre netteté et tristesse, qui a à voir avec le tragique. Et là, on arrive au vent, le mistral. Marseille est une ville de vent qui pousse, qui te pousse et te déplace. J'ai toujours été sensible à la puissance des éléments. Marseille, les caresses de lumière de l'enfance, ce mélange de vent, de ciel clair et froid, c'est ma constellation sensible.»

Musiques

«Une constellation dont je ne parle presque jamais tant elle est intime, c'est celle de la musique. Je suis exalté par la musique. J'adore voir les gens danser, ça me bouleverse. La musique, ça a été toute la vie, tout le temps. J'ai été à l'adolescence un passionné du walkman. J'ai trouvé que le vers de Baudelaire «que l'espace est profond» acquiesçait avec la musique que l'on transporte avec soi une vérité immense. Il y a deux trois ans, par exemple, j'ai découvert la réécriture par le compositeur contemporain Max Richter des *Quatre saisons* de Vivaldi. J'ai dû écouter ça quatre ou cinq fois par jour pendant un mois. Je suis capable de faire ça pendant que je travaille.

J'ai essayé de communiquer ça à mes enfants, qui n'ont pas eu besoin de moi pour se passionner de musique. J'aime presque toutes les musiques. J'ai été très influencé par quelqu'un comme Leonard Cohen, il a beaucoup compté pour moi. Il m'arrive souvent de citer dans mes poèmes des chanteurs, avec un souci d'essayer de mesurer ce qui se joue du lyrisme chanté, du lyrisme lu.»

Philosophes

«Très longtemps, j'ai voulu être philosophe de profession. Quand je suis rentré rue d'Ulm (à l'Ecole normale supérieure) j'ai hésité longtemps entre la philo et la littérature au point que j'ai fait deux licences, et même trois, puisque j'ai fait de la linguistique

Parcours

Martin Rueff est né à Calgary en 1968 et a grandi à Marseille. Après l'agrégation, plutôt que de porter l'uniforme, il a opté pour une année d'enseignement à l'étranger en tant que «volontaire du Service national». Il rêvait d'Inde, ce sera Florence. Rencontre foudroyante avec la poésie et la langue italiennes. Professeur de littérature à l'Université de Genève, il a reçu cette année quatre reconnaissances. Dernières en date, en novembre, le Prix de l'Institut national genevois pour son essai *Au bout de la langue* (Editions Nous) ainsi que, le 4 décembre, le Grand Prix de littérature Henri-Gal de l'Institut de France, décerné sur proposition de l'Académie française, pour l'ensemble de son œuvre.

aussi. Je dois dire que si je me suis détourné de la philosophie, c'est surtout parce que je considérais que la philosophie telle qu'elle se pratiquait là n'était pas assez sensible aux embarras du langage. J'ai consacré ma vie aux embarras du langage. Je n'ai jamais considéré que le langage allait de soi. (Si *Le Temps*, par exemple, me propose d'évoquer mes constellations, je vais me poser la question: tiens, une constellation c'est quoi? Et j'aurai envie de préciser qu'en astrophysique, une constellation, ça n'existe pas. C'est notre regard qui la crée.)

Néanmoins, de nombreux philosophes ont compté et continuent de compter pour moi, et je lis beaucoup de philosophie. On peut dire que parmi ceux qui m'ont le plus impressionné il y a ceux qui ont aussi révolutionné l'art d'écrire. En m'inscrivant en DEA, j'ai beaucoup hésité entre Pascal et Rousseau parce que l'un comme l'autre étaient des philosophes qui avaient un rapport à la langue d'une telle intensité, d'une telle violence.

Les philosophes que je lis le plus, ce sont surtout les classiques, et ça se voit dans mon livre *Au bout de la langue*. Platon, Aristote, ce sont vraiment des étoiles claires et fraîches. Ils ont une capacité descriptive qui est exactement celle que je demande aux poètes, aux écrivains. Ce que Pavese appelle la *concretezza* (sans substantif équivalent en français). Platon, Aristote, ce sont des philosophes du concret. Une chose que j'aime chez Rousseau, comme chez Adorno, c'est la colère. Rousseau, comme Beckett, ce sont des écrivains obsédés par la manière dont les gens s'ingénient à bousiller leurs vies.»

Poètes

«Mes enfants s'amuse de moi parce que quand on sort de la maison je dis: ah, il faut que je remonte parce que je n'ai pas de livre de poésie dans ma poche. Je ne sors jamais sans un poète. Par qui commencer? Foucault dit ça de manière très profonde: il y a les écrivains avec lesquels on écrit, et sur lesquels on n'écrit jamais; et il y a les écrivains sur lesquels on écrit. J'écris avec, et les mentionne, Michel Deguy, Jacques Roubaud, Mallarmé. Ce que j'aime chez les poètes, évidemment les poètes italiens comme Montale, Caproni, c'est le couplage dans la langue de l'intelligible et du sensible. La capacité de rendre nos perceptions, nos sensations, notre rapport à la lumière, au vent, à l'eau, partageables. Le titre de Rancière *Le Partage du sensible* correspond à toute une partie de mes exigences.

La poésie italienne a réellement changé mon rapport à la poésie, et pas simplement parce qu'elle m'a invité à la traduire, incité à l'écrire. Mais parce qu'il y a dans la poésie italienne, surtout dans la poésie du XXe siècle, mais elle est présente chez Dante, une exigence de *concretezza*, j'y reviens, qui est constante: la poésie parle du monde aux gens.»

Visages

«La dernière constellation, mais celle-là, je ne ferai que l'évoquer parce qu'elle est trop brûlante, est celle des visages, bien sûr. C'est le visage de la femme aimée, des enfants, des amis. C'est la sphère à défendre, à aimer, à protéger, à aider comme on peut, à accompagner, qui nous demande aussi d'accepter d'être accompagné. Evidemment, c'est particulier de le dire pour un homme qui ne présente à ses chers, la majeure partie du temps, que son dos, puisqu'ils me voient assis à mon bureau.» ■

«Je ne sors jamais sans un poète»